

Léon Zwingelstein (1898-1934), itinéraires d'un "ouvreur de routes"

J'ai pleine confiance en mon matériel qui a fait ses
preuves ; c'est donc de moi seul que dépend le
succès ; quoi qu'il arrive je veux atteindre le but fixé :
« Je réussirai »

L. Zwingelstein, *Carnet de route*, p 2 - 1933

En novembre 2018, un "jeune retraité" de Saône-et-Loire, Monsieur Jean-Pierre BARBIER, prenait contact avec l'Amélycor. Passionné par tout ce qui touche à la montagne, il avait très tôt été captivé par la personnalité de Léon ZWINGELSTEIN après avoir lu la biographie que Jacques DIETERLEN lui avait consacrée en 1938, sous le titre : *Le Chemineau de la Montagne*. Il était lui-même l'auteur d'un long article de quatre pages, paru en 2014, dans la rubrique "Histoire et Mémoires" de la revue du Club Alpin, *La Montagne*. Désirant rédiger une notice biographique plus complète, notre correspondant cherchait à "combler un trou" relatif à l'enfance et surtout aux "études de Léon Zwing. avant son départ à la guerre en avril 1917".

L'article de 2014 était joint au courrier ; c'est par le biais de ce beau travail, à la fois bien écrit et très documenté, que nous avons découvert, à notre tour, la trajectoire hors normes de cet ancien élève du lycée de garçons de Rennes. En dehors du fruit de nos recherches dans les registres d'état-civil, le livret militaire, les bulletins de distribution des prix (*Cf. p 6*) et les publications locales, tout ce que vous lirez ci-après est puisé aux documents transmis par Monsieur Jean-Pierre BARBIER.

AT

*
* *

Enfant de la bourgeoisie industrielle rennaise

Léon Zwingelstein naît en 1898 à Rennes dans une famille de négociants et industriels spécialisés dans les "Cuir et peaux" qui s'était installée dans la ville entre 1872 et 1876.

La société familiale en commandite constituée en 1902 sous la raison sociale "*Laurent Zwingelstein et fils*" par son grand-père Laurent Jean (né en 1839), son père Charles (né en 1863) et son oncle Georges (né en 1865) exploite deux tanneries à Rennes :

- l'une qui porte le nom de *Saint-Cyr*¹ et qui s'étend depuis l'angle de la *route de Lorient* (n°13) et de la *rue de la Carrière*, jusqu'à la Vilaine

- la seconde, acquise en 1896, qui est le *Moulin du Trublet*, en contre-bas du cimetière du Nord, le long du canal Saint-Martin, de loin la plus grosse fabrique de cuirs de la ville tant par le volume de sa production que par le nombre de ses ouvriers (de 30 à 40).

L'en-tête² de la lettre ci-dessous, datée de 1905, en dit plus qu'un long discours sur la surface sociale, la modernité, le sens de la publicité et le légitime orgueil de cette famille d'industriels protestants, d'origine alsacienne³.



¹ Pour les édiles rennais de la fin du XIX^e, St-Cyr désigne, à l'ouest de la ville, l'espace bâti entre la Vilaine et le canal d'Ille-et-Rance en référence au nom et à la présence du monastère Saint-Cyr. La "maison de maître" de la tannerie de Saint-Cyr existe toujours au carrefour des deux rues.

² Cf. Catalogue de l'exposition de 1997 des A D d'Ille-et-Vilaine, *Images du patrimoine industriel et commercial, en-têtes d'Ille-et-Vilaine, XIX^e-XX^e siècles*.

³ Laurent, l'arrière grand-père paternel de Léon, né en 1809, était issu d'une famille de paysans de Widensohlem (Est Colmar) ; son arrière grand-mère, Catherine Muller était de Wasselonne à l'ouest de Strasbourg, et sa grand-mère paternelle Clémentine Anaïs, femme de Laurent Jean, était née à Strasbourg. Mais le grand-père Laurent s'était établi dans le Maine-et-Loire où sont nés ses deux fils en 1863 et 1865. Il n'y a donc pas de rapport évident entre l'installation de la famille à Rennes après 1870 et la perte de l'Alsace-Lorraine.

Laurent Jean le fondateur, n'avait eu que deux fils mais ceux-ci, mariés l'un et l'autre à des femmes issues de la riche bourgeoisie protestante versaillaise et nantaise, en ont eu chacun 7 enfants, nés à intervalles très rapprochés⁴.

Cousins et cousines fréquentent l'Ecole publique et, pour les garçons, à la suite des pères, les classes primaires du "Petit lycée" puis le lycée. C'est ainsi qu'en 1913-1914 – pour ne prendre que cette année – tandis que Léon Zwingelstein est en seconde, il y a trois Zwingelstein en 6^{ème} : son frère Henri, et ses deux cousins Daniel et Jean ; le petit Roger, quant à lui, fait son entrée en 11^{ème}.

Léon est un bon élève ; sans doute plus "scientifique" que "littéraire" et issu d'une famille d'industriels, il s'oriente vers un enseignement "moderne" axé sur les sciences et les langues vivantes. Mais l'année de seconde commence dans un climat lourd ; peu d'années après le grand-père, c'est son père, Charles, qui vient de mourir, en février, à seulement 49 ans ; tous les enfants sont mineurs et c'est Georges, l'oncle, qui désormais, a tout pouvoir de gestion sur la société familiale. L'épreuve a été terrible pour l'adolescent et voilà qu'en ce mois d'octobre 1913 où il atteint ses quinze ans, le gouvernement fait passer le service militaire de 2 à 3 ans ! La guerre va éclater.

Est-ce l'expérience du scoutisme qu'il acquiert chez les éclaireurs "unionistes"⁵ qui l'a aidé à rebondir ? Les années de 1^{ère} et de terminale sont plus qu'honorables : Léon accumule les accessits en Mathématiques (2 fois), Composition française, Histoire-Géographie, Allemand⁶, Physique-Chimie, Sciences naturelles, et même un prix (Histoire-Géographie) si bien qu'il réussit ses deux bacs (*Sciences/Langues vivantes* puis *Mathématiques*) avec mention assez bien, chose rare à l'époque.

Bachelier complet à 17 ans, en juillet 1915, il lui reste deux ans, avant l'incorporation, pour atteindre son but : entrer à Polytechnique. En dépit de l'occupation des locaux du lycée par l'Hôpital complémentaire n°1 (HC1), il accomplit en 1915-1916, son année de maths-sup (B) et s'inscrit en maths-spé (B) en octobre 1916. Il ne terminera pas le 1^{er} trimestre.

Sur le "livre de classes", on peut lire sa date de sortie, 3 décembre 1916, et le motif de son abandon : "malade".

Les brûlures de la guerre

Depuis août 1914, en Flandre, en Champagne, à Verdun et sur la Somme, les pertes dues à la guerre ont été effroyables.

Malade ou rétabli, dès avril 1917, Léon est incorporé comme soldat de deuxième classe. Durant l'année qu'il passe à Rennes, dans des unités non-combattantes, il contracte la scarlatine, maladie à l'époque redoutée.

Trois jours après son rétablissement, le voilà lancé le 6 mars 1918 dans la fournaise des combats sur le front de Champagne au moment où la guerre va encore se durcir lors de l'ultime percée allemande au *Chemin des Dames* qui entraîne la seconde *bataille de la Marne*. L'expérience est terrible. Le 17 août, - pour reprendre les termes de sa fiche matricule - il est "évacué pour gaz dans le secteur de Courmelois" [au sud-ouest de Reims].

Le service ambulancier le transporte à Dijon ; à partir de là, d'hôpital militaire en hôpital militaire il va alterner périodes de soins, périodes de convalescence, et vie au dépôt. Ainsi, revenu à Rennes, on lui diagnostique le 15 mars 1919 une pleurésie qu'il soigne au HC 30 (Institution Saint-Martin) puis à l'hôpital Ambroise Paré ; il ne rejoint le dépôt que le 8 juin après une convalescence de deux mois. Il attendra le 29 mai 1920 pour être renvoyé dans ses foyers.

La guerre a profondément ébranlé Léon Zwingelstein, tant physiquement que moralement. Il analyse cela lucidement, sans complaisance : "On ne saura jamais tout ce qu'ont pu souffrir dans cette tourmente, des jeunes comme nous, trop habitués à la douceur du foyer. (...) Ce ne furent pas seulement les blessures dans mon corps, ce fut aussi la marque au fer rouge sur mon âme, sur mon caractère"⁷.

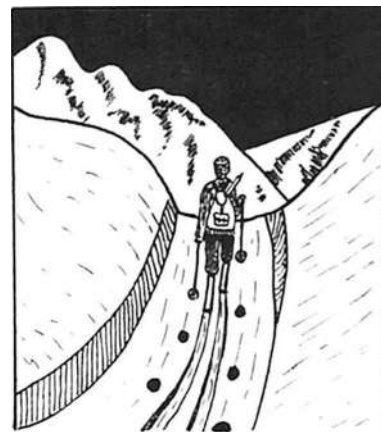
Il faut reprendre pied ; à 22 ans, reprendre les études ; ce sera à l'institut Electro-technique de Grenoble dont il sort ingénieur électricien en juillet 1923. Et c'est à Grenoble qu'en compagnie d'une bande d'étudiants et d'étudiantes il découvre la montagne. Parmi eux, un jeune condisciple, formé à l'alpinisme dans les Pyrénées, Jean-Paul Loustalot qui va l'initier et deviendra son compagnon de route. A deux, ou en groupe, ils enchaînent descentes et randonnées à ski l'hiver et, l'été, traversées, escalades et ascensions qui sont parfois des "premières". La fragilité pulmonaire de Léon s'accommode et s'acclimata à l'air pur de la montagne.

L'appel de la montagne

En 1923, l'optimisme économique des années d'avant-guerre n'est plus de mise. Pour Léon, l'insertion professionnelle se révèle plus ardue que ne l'avait été la reprise des études ; ses emplois se révèlent décevants même à Rennes, l'investissement dans une usine électrique grenobloise s'avère désastreux..., Lyon, Rennes, Nantes, Grenoble, Paris, Rennes à nouveau, Grenoble enfin : de 1923 à 1932, la multiplication de ses adresses montre bien la difficulté qu'il a à trouver sa place. La conjoncture économique n'est pas seule en cause, très "rapidement Zwing – ainsi le nomme-t-on dans le milieu montagnard grenoblois – se rend compte qu'il n'est pas fait pour les affaires, ni pour la ville, ni finalement pour la vie en société." (...) "A partir de ce moment [1932] il ne vivra plus que pour et par la montagne"⁸. Mais ce sera seul : son mentor J-J Loustalot et sa femme se sont tués à l'aiguille Verte en 1928.

La solitude ne lui fait pas peur ; déjà à l'été 1926 il avait gravi seul la *Grande Casse* et campé 13 nuits seul en altitude.

L'envie de "ne plus redescendre dans la vallée" lui vient, comme une illumination, un jour de juin 1932, au sommet de la *Barre des Ecrins* qu'il vient de gravir en solitaire. Ainsi germe l'idée d'accomplir à la fin de l'hiver à venir, un grand périple à ski, hors des vallées, à travers la montagne.



~ LE DÉPART ~

L. ZWINGELSTEIN, *Carnet de route*, 1933

⁴ • Enfants de Charles (1863-1913 : Marguerite (1893), Berthe (1895), Yves (1896), Léon (1898), Alice (1901), Henri (1903) et Roger en 1908.

• Enfants de Georges (1865-1924) : Simone (1894), Anne-Georgette (1895), Maurice (1897), Suzanne (1900), Daniel (1902), Jean-Raymond (1903) et Monique (1906).

⁵ Le scoutisme créé en 1911 a le vent en poupe. A Rennes coexistent, les Eclaireurs de France (laïques), les Scouts de France (catholiques) et les Eclaireurs unionistes (protestants) dont Maurice Zwingelstein sera le président de 1935 à sa mort en 1941.

⁶ En 1911, au domicile familial, 1 rue de la Trinité, le recensement fait état de la présence d'une femme de chambre de 24 ans de nationalité allemande mais précise que Louise Schuler est en fait alsacienne puisque originaire de Pfaffenheim [près de Colmar].

⁷ Cité par Jacques DIETERLEN, *Le chemineau de la montagne*, Flammarion, 1938.

⁸ Jean-Pierre BARBIER, *Léon Zwingelstein, le chemineau de la montagne*, La Montagne & Alpinisme, 2014, p 74 à 77.



Le pionnier du "Grand raid"

Du 1^{er} février au 1^{er} mai 1933, en trois mois, l'itinéraire qu'a prévu Léon Zwingelstein, lui fera parcourir 2000 km en montagne dont 250 sur glacier !

L'ancien éclaireur, devenu ingénieur n'a rien laissé au hasard. Il a soigneusement pesé les dangers psychologiques et physiques de cette aventure sans précédent, portant une attention particulière aux mécanismes des avalanches.

Pour être autonome, et limiter les descentes dans les vallées, il étudie soigneusement son alimentation et calcule au plus juste le poids de son équipement. Dans ce domaine presque tout est à inventer. Sa cagoule de tempête, son duvet, sont des prototypes qu'il réalise lui-même. Le "clou" c'est la tente qu'il conçoit pour résister à la neige et au vent et dont il arrive à réduire le poids à 1390 g !

Après une "mise en jambes" à ski d'une semaine qui le mène de Grenoble à Nice par le Lautaret et l'Izoard, il "remonte" tout l'arc alpin par les cols, avec des haltes "urbaines" de 1 à 9 jours (Montgenève, Chamonix, Zermatt, Brigue, Saint-Moritz) jusqu'à atteindre le Tyrol autrichien le 7 avril, puis, retour à Brigue, point de départ et d'arrivée, d'une boucle par l'Oberland bernois. Le projet de terminer le raid par une ascension du mont Blanc est abandonné le 1^{er} mai en raison du mauvais temps.

Zwing, on le voit, sait ne pas forcer le sort mais en dépit de cela, l'aventure n'est jamais

sans risque : ainsi, le 17 mars, pris par la tempête, il a la sagesse de "décrocher" juste avant d'arriver au sommet du mont Rose mais, le temps de descendre au refuge, ne peut éviter des gelures aux doigts et au visage.

Dès son retour à Grenoble, de sa jolie écriture calibrée, il rédige son *Carnet de route*, qu'il illustre de 21 dessins à la plume mais transmet aussi son expérience dans quatre articles techniques traitant de l'alimentation, du ski-camping, du matériel et des dangers du raid.

Avec ce raid Léon Zwingelstein vient d'ouvrir une nouvelle route dans le domaine des sports d'hiver.

1934, la Croisière blanche

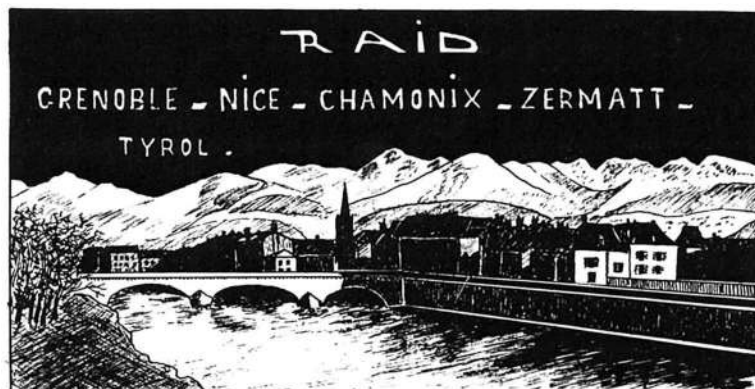
Zwing, frustré peut-être de n'avoir pu réaliser aucune des deux ascensions prévues au programme du Grand raid, couple, dans sa nouvelle expédition, les trajets à ski avec l'ascension des plus hauts sommets, les "4000" du massif du Valais et de l'Oberland. Il part à ski de Chamonix le 29 mars et arrive à Zermatt 20 jours plus tard. Il sera de retour le 6 juin. Malgré 26 jours de tempête qui perturbent son programme, il réussit quand même l'ascension de 16 sommets de plus de 4000 m et, de retour à Chamonix, s'offre, enfin, celle du mont Blanc. Cette fois encore le bilan du périple est impressionnant : 1120 km dont 540 sur glacier !

À l'aiguille d'Olan

L'ascension du Pic d'Olan (3564 m) dans le massif des Ecrins, ne devait pas poser de problème à l'alpiniste qui venait de réaliser la *Croisière blanche*. Ayant signé le registre du refuge du Pas de l'Olan, Zwing et son compagnon P. Martin-Morel atteignent le sommet de l'Olan le 13 juillet 1934. Trois jours plus tard, les secours alertés, retrouveront leurs corps au pied de la face sud : ils avaient dévié sur le chemin du retour. Léon Zwingelstein allait avoir 36 ans.

Mises en bière dans le village de La Chapelle, leurs dépouilles ont ensuite été inhumées au cimetière Saint-Roch de Grenoble.

Une plaque apposée sur une pierre dressée à la sortie de la Chapelle en Valgaudemar rappelle cette tragédie de la montagne.



31 janvier... Enfin je viens d'achever mes préparatifs ! Demain

Agnès Thépot

[NB. Le fac simile du *Carnet de route* (éd. Glenat) est disponible sur Gallica]